

## NOTES ET MÉLANGES

### Une collection de rétroversions hébraïques du Nouveau Testament

par Bernard DUPUY

On croit parfois que les rétroversions hébraïques des évangiles sont une entreprise moderne. Le P. Jean Carmignac, éditeur de la *Revue de Qumran* et bon connaisseur de l'hébreu palestinien parlé au temps de Jésus, espère mener à bien une telle œuvre de traduction, en utilisant maintenant les données apportées par les rouleaux de la mer Morte. Au cours de ses recherches, il a retrouvé plus d'une centaine de versions complètes ou partielles du Nouveau Testament réalisées depuis le Moyen Age. Non content de les utiliser lui-même pour ses travaux, il entreprend présentement d'en rééditer les meilleurs exemplaires, si difficiles à trouver dans les bibliothèques, en lançant une collection qui doit comprendre une dizaine de volumes <sup>1</sup>.

Ces tentatives n'ont pas la prétention de nous faire retrouver à tout coup les *ipsissima verba* de Jésus. Il restera toujours une marge d'incertitude autour des restitutions proposées, quand bien même s'agirait-il des plus séduisantes ou des plus vraisemblables. En nous ramenant au contexte biblique et à l'univers sémitique, ces rétroversions nous font faire néanmoins un pas en avant considérable en direction d'une meilleure compréhension du *textus receptus*. Certes, le texte de référence des évangiles demeurera à jamais le texte grec ; mais il faut toujours se souvenir que le Nouveau Testament fut une opération de traduction d'une parole exprimée en contexte hébraïque destinée à être formulée finalement dans sa langue hellénique.

1. *Traductions hébraïques des Evangiles*, rassemblées par Jean CARMIGNAC, vol. 1-3, 30 × 21, rel. toile. Turnhout, Brépols, 1982 : Vol. 1. *The four Gospels Translated into Hebrew by William Greenfield in 1831*. Introduction par Jean CARMIGNAC, XLII-82 pp., 1 050 F.B. — Vol. 2. *Evangiles de Matthieu et de Marc traduits en hébreu en 1668 par Giovanni Battista Iona, retouchés en 1805 par Thomas Yeates*. Introduction par Jean CARMIGNAC, XLI-370 pp., 1 250 F.B. — Vol. 3. *Evangiles de Luc et de Jean traduits en hébreu en 1668 par Giovanni Battista Iona, retouchés en 1805 par Thomas Yeates*, 420 pp., 1 350 F.B.

La plus célèbre et la plus utilisée des anciennes rétroversions hébraïques du Nouveau Testament est la traduction de Matthieu par Shem Tov ben Isaac ben Shafrut, réalisée vers 1380-1385. Ce n'était pas la plus ancienne. Le Nouveau Testament tout entier avait été déjà traduit auparavant. Mais celle de ben Shafrut fut spécialement estimée et utilisée par les traducteurs ultérieurs. Ceux-ci se multiplièrent surtout à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, un peu partout et en ordre dispersé. Jean Carmignac donne, pp. VII-X, la liste des versions qu'il a su dénicher dans les fonds anciens des bibliothèques. Il a déjà amassé un remarquable butin, tant et si bien que nous nous étonnons d'être restés jusqu'à aujourd'hui dans l'ignorance de tous ces trésors méconnus.

Dans ces entreprises se distinguèrent un bon nombre de juifs convertis, qui voulaient de cette façon rendre le message des évangiles accessible aux juifs ; il y eut aussi des savants juifs désireux de promouvoir une étude philologique du Nouveau Testament et de procéder à une réfutation sérieuse de celui-ci, qui fût fondée sur les textes et non plus sur des légendes ; on trouve enfin des exégètes chrétiens, désireux de retrouver le fonds sémantique hébraïque du Nouveau Testament grec. Notons qu'il s'agit dans tous les cas de rétroversions en hébreu, non en araméen. La tentative de restituer un texte araméen était sans doute jugée impossible, vu la connaissance imparfaite de l'araméen de Palestine qu'on avait à l'époque, et elle était en général estimée contestable dans son principe.

La traduction de Franz Delitzsch que nous utilisons aujourd'hui, parue en 1877, est le point d'arrivée de cette entreprise de longue haleine. Delitzsch a révisé lui-même sans arrêt sa traduction : dix éditions ont vu le jour. Celle qui est rééditée par la *Society for Distributing the Holy Scriptures*, avec une traduction anglaise ou française (Segond) en regard, n'est pas la dernière ; c'est en général la huitième. Une onzième édition, revue et corrigée par Gustaf Dalman et qui est datée de l'année 1890, est hors commerce et difficile à trouver à présent. Espérons que Jean Carmignac aura la possibilité de nous en fournir une réédition avec en regard ou en note les divers états du travail si patient de Franz Delitzsch.

Le volume I de la nouvelle collection est constitué par la reproduction photographique de la traduction des quatre évangiles de William Greenfield (1799-1831), publiée en 1831, dans la Polyglotte de Samuel Lee, l'année même de la mort de son auteur à l'âge de trente-deux ans. Jean Carmignac retrace l'histoire de cette traduction. L'éditeur londonien Samuel Bagster voulait mettre sur le marché une nouvelle Polyglotte pour remplacer la Bible polyglotte de Walton (1654-1658). Il la confia à Greenfield. Celui-ci ne fit pas une œuvre complètement originale. Il s'inspira d'une traduction réalisée antérieurement par un juif autrichien, dont le nom nous demeure inconnu, et d'une autre due à Ebenezer Henderson ; puis Bagster bénéficia de notes techniques rédigées par le Dr Neumann, professeur d'hébreu à Breslau, et il apporta en 1832 de nombreuses amé-

liorations à la traduction de Greenfield. Il s'agit donc d'une entreprise très soignée, qui mérite tous éloges. Elle a connu diverses éditions en volumes séparés. La traduction est faite sur le *textus receptus* grec qui avait cours à l'époque. Elle est en hébreu biblique, usant d'une langue pure et élégante dans laquelle Qohelet se serait reconnu. Les fautes ou coquilles y sont très rares. Carmignac note un goût prononcé de Greenfield pour l'allitération, propension justifiée car elle est bien biblique, et ses trouvailles sont souvent heureuses.

Les volumes II et III réunissent la traduction des évangiles réalisée en 1638 par un juif converti Giovanni Battista Iona (publiée après sa mort en 1668) et celle d'un érudit anglais Thomas Yeates, faite en 1805 à nouveaux frais mais en utilisant la rétroversion de Iona. Juda Iona (1588-1668) était né à Safed, en Galilée. Il vint en Pologne et se convertit au catholicisme à Hambourg, après un itinéraire strictement personnel, en 1624. Puis il s'établit à Pise et à Rome, où il devint attaché à la bibliothèque vaticane et où il eut pour élève le célèbre Giulio Bartolucci, auteur de la *Bibliotheca Magna Rabbinica* publiée en 1683. L'inconvénient est qu'ici le texte de base est la Vulgate, mais l'inédit est l'hébreu de Iona, un hébreu reconstitué qui voudrait se rapprocher de celui de l'époque des évangiles. Iona a mis tout son soin et toute sa science à recréer un hébreu proche de la Michna et teinté d'aramaïsmes. Après lui, Yeates a ramené cette version à l'hébreu biblique : d'où un débat interne entre traducteurs qui n'est pas sans intérêt. On mesure le labeur immense déployé par ces chercheurs solitaires, qui d'ailleurs ne virent pas le fruit de leurs veillées studieuses avant leur mort.

La traduction de Iona avait été consultée par Richard Simon puis par Delitzsch, qui l'avait jugée plutôt sévèrement. Pinhas Lapide l'a examinée de nos jours avec attention<sup>2</sup>. Il lui trouve de nombreux mérites, venant du fait que le traducteur connaît bien l'institution juive et ne commet pas certaines bévues fréquentes<sup>3</sup>. Lapide soupçonne cette traduction d'être parfois « un peu chrétienne ». C'est peut-être précisément la preuve qu'ainsi les questions fondamentales commencent d'apparaître. Il y a, certes, des défauts dans l'œuvre de Iona, mais les références bibliques qu'il invoque constituent un trésor inexploré pour les chercheurs. Quant à Thomas Yeates, hésitant pour sa part devant les reconstitutions bibliques, il est revenu au texte grec : sa traduction (non voca-

2. Pinhas Lapide, *Hebräische in den Kirchen*, Neukirchen, Neukirchen Verlag, 1976, pp. 84-89.

3. Ainsi il distingue bien les *sarei ha-kohanim*, les chefs des prêtres (dont Caïphe ne faisait pas partie), des *rashei ha-kohanim*, les grand-prêtres. En Luc 22, 14, *et cum facta esset hora*, il a le souci du rite : *iveshaat ha-kosher*. En Marc 15, 14 : *télé ôtô!* (et non : *hatslev ôtô!*) est conforme à l'usage biblique. En Luc, 22, 15, *desiderio desideravi* est bien rendu par *avah aviti* et en Luc 22,41 « à la distance d'environ un jet de pierre » est traduit, selon Gn 21,16, *kimetahavei aven*. « La vérité vous rendra libres » de Jean 8,32 est rendu par : *Veha-émeth tahafosh etkem* par Iona, qui n'a pas eu besoin de chercher à exploiter autrement les effets d'un verbe qui est un *hapax legomenon* biblique (Lv 19, 20), puisque ses dérivés évoquent la libération de l'esclavage avec toutes ses conséquences.

lisée) est commodément mise en regard de la magnifique édition en caractères carrés de G.B. Iona, sortie après sa mort des presses romaines.

Nous devons souhaiter que cette magnifique collection nous livre encore d'aussi remarquables matériaux, qui serviront de pierre d'attente en vue de la rétroversion en hébreu palestinien que le P. Carmignac nous fait ardemment espérer.

\*

Après que nous ayons écrit ce compte-rendu, voici que le quatrième volume de la collection, reproduisant la rétroversion des évangiles de Franz Delitzsch, nous parvient<sup>4</sup>. Il s'agit de l'ouvrage même dont nous souhaitions ci-dessus la réalisation et celle-ci, parfaite en tous points, nous comble. Delitzsch avait publié, de 1877 à 1889, dix éditions successives. Les sept premières démontrent déjà quel soin il mettait à parvenir à une traduction la plus parfaite possible. Mais entre temps, en 1885, un remarquable hébraïsant, Isaac Edward Salkinson, avait fait paraître à Londres une version du Nouveau Testament dans un hébreu clair et soigné. Bien que le principe de la rétroversion de Salkinson fût différent de celui de Delitzsch, qui visait surtout à rendre les évangiles en un hébreu classique le plus proche possible de l'hébreu biblique, ce dernier, en prenant connaissance de cette entreprise similaire, ne put pas ne pas percevoir combien le sens de l'hébreu que possédait Salkinson répondait au génie de cette langue. Delitzsch travailla alors à cette édition profondément retouchée et très remarquable qui, datée de 1885 (parue en 1887), est appelée la huitième et a été le plus souvent utilisée depuis par la *British and Foreign Bible Society* dans ses diverses impressions bilingues.

Comme cette édition, non stéréotypée, n'était pas facile à reproduire, les deux éditions suivantes, la neuvième et la dixième, furent des réimpressions quelque peu révisées de la septième. Celle que le P. Carmignac a choisi de reproduire, la dixième, représente donc une version purement delitzschienne, antérieure aux retouches inspirées par la traduction de Salkinson.

La onzième édition de Delitzsch (1890) fut publiée après sa mort par son disciple, Gustav Dalman. Une douzième, revue et corrigée, prévue elle-même par Delitzsch de son vivant, fut publiée enfin par G. Dalman et J.J. Kahan en 1901. Il faut encore mentionner l'œuvre relative à Matthieu et Marc de J.M. Bauchet, qui entreprit de réviser la version de Delitzsch pour tenir compte des variantes critiques du Nouveau Testament : bien que cette rétroversion ne concerne que deux des évangiles, elle constitue l'amorce d'une quatorzième édition, d'une grande importance. Le Dr Hubert Klein, qui fut associé à J. Carmignac dans la réalisation de cette publication et qui a assuré toute l'annotation en

4. Volume 4. *Die vier Evangelien ins Hebräische übersetzt von Franz Delitzsch (1877-1890-1902)*. Introduction par Jean Carmignac. *Kritischer Apparat der Zwölf Auflagen von Hubert Klein, Turnhout, Brépols, 1984, 206 pp., 1 400 F.B.*

indiquant les variantes des différentes versions, a heureusement inclus celle-ci dans son appareil critique.

La valeur de cette réédition est encore augmentée par la reproduction (pp. xxx-LV) des annotations publiées par Delitzsch sur les passages douteux ou difficiles. Il s'agit de deux articles publiés dans la *Zeitschrift für die gesammte lutherische Theologie und Kirche*, 37 (1876), pp. 401-409 et 593-606, au moment de la première édition. Les remarques techniques et concises de Delitzsch constituent un excellent commentaire et un clair exposé des principes de sa traduction. Donnons-en un seul exemple. En Matthieu 2, 23, le texte grec *oti nazôraios klèthèsetai* renvoie, presque à coup sûr, selon Delitzsch, à l'expression *ki netzer shmo*. L'origine énigmatique du terme *nazôraios* se trouverait ainsi élucidée par son rattachement au *netzer* d'Isaïe 11, 1. « Ce lien, écrit Delitzsch, est indubitable. » Mais le mot a aussi son histoire propre, et il est probable que le Nouveau Testament, pris dans son ensemble, témoigne déjà de cette évolution. Retourner au moment originel serait éclairant pour l'histoire du mot mais effacerait la phase de création sémantique dont Mt 2, 23 porte la trace. Aussi Delitzsch s'en tient-il à la rétroversion stricte et traduit *ki notzri iqqaré lô*, où le rapport établi entre *netzer* et Nazareth apparaît comme sous-jacent au texte et se révèle comme le relai menant au terme *nazôraios*, point d'arrivée de l'évangile de Matthieu.

On ne saurait trop remercier les réalisateurs de cette généreuse publication, hommage rendu à l'entreprise probe et assidue et à la ténacité d'un grand savant, dont les mérites éclatent maintenant à nos yeux.